Jacques de Rez

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1596

Né à Baux (B^ches du Rhône), le 1577

Mort à Aix, le 31 Mars 1666

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

73

LE PÈRE

JACQUES DE REZ

(1577-1666)

Sommaire. — Sa naissance. — Sa conversion miraculeuse. — Efforts de son père. — Nouvelle tentation. — Il est compagnon du P. Romillion. — La vie du frère Paul Imbert. — Le P. de Rez reçoit la prêtrise. — Il a la direction de ses confrères. — Son voyage à Paris. — L'union de la congrégation de l'Oratoire de Provence avec celle de France. — Autre voyage à Paris. — Son humilité. — Sa dévotion pour le saint Sacrement. — Son zèle pour les missions. — Sa charité pour les pauvres malades. — Sa confiance en Dieu. — Il achète une maison et bâtit une église. — Sa dévotion à la sainte Vierge. — Sa pureté. — Ses pénitences. — Sa patience dans les longues maladies. — Son don de prophétie. — Ses dispositions intérieures. — Sa mort. — Miracles arrivés en sa personne.

Le P. Jacques de Rez était originaire de la petite ville de Baux[1], dans le diocèse d'Arles. Il naquit l'an 1577, dans le temps que l'hérésie de Calvin faisait de si grands ravages en France. Il eut le malheur d'avoir un père et une mère infectés de cette hérésie. Ils avaient dégénéré de la noblesse de leurs ancêtres par leur mauvaise conduite. Car, ayant abandonné la véritable religion, il ne faut pas s'étonner si Dieu les avait aussi abandonnés. Son père était gentilhomme, mais pauvre et très incommodé dans ses affaires. Il eut plusieurs enfants, dont

[1] Baux, ou plutôt les Baux, village des Bouches-du-Rhône, canton de Saint-Remy.

celui-ci fut le dernier. Il remarqua dès son bas âge tant de bonnes qualités en lui, qu'il résolut de le faire étudier, et, ne pouvant pas faire la dépense pour l'envoyer aux universités ou collèges de ceux de sa religion, la Providence divine, qui dans ses conseils éternels dispose de toutes choses pour le bien de ses élus, permit qu'il fût obligé de l'envoyer à Avignon, où il se convertit. Jamais conversion n'a été plus miraculeuse que la sienne. Elle est si extraordinaire, qu'on ne trouve rien de semblable dans toute l'histoire ecclésiastique. Ce qui aurait été dans un autre un horrible sacrilège fut pour lui une source de grâces et de bénédictions. Il n'avait encore que treize ans, lorsque, assistant un jour à la messe du P. Romillion[1], qui pour lors demeurait à Avignon avec le P. César de Bus, il vit plusieurs personnes s'approcher de la sainte table. Il fut poussé à faire la même chose, soit par une inspiration surnaturelle, soit par une légèreté d'enfant; et, dans le même temps qu'il eut reçu la sainte hostie, il sentit dans son âme une si grande ardeur d'embrasser la religion catholique, que, se levant de sa place, il suivit le prêtre dans la sacristie, et lui dit d'un ton ferme et d'un visage riant : « Monsieur, je veux me faire de votre religion. » Le P. Romillion le regarde, et, connaissant qu'il venait de lui donner la sainte communion, il fut extrêmement surpris de cette parole. Il l'interroge, et il apprend de lui qu'il est calviniste, et qu'il n'a jamais fait abjuration de l'hérésie; ce qui lui donna un scrupule très grand. Cependant, après avoir eu un plus long entretien avec lui, il remarqua en ce jeune homme je ne sais quoi de miraculeux et de divin; il le mena au P. de Bus pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire en cette

[1] Voir la *Vie* de ce Père, t. I, p. 107. Pour le vénérable César de Bus, voir au même endroit.

occasion. Le P. de Bus lui dit que, puisque la divine Providence le lui avait adressé, il en prît soin, et qu'il achevât ce qu'il avait si heureusement commencé. Le P. Romillion s'appliqua donc à l'instruire des mystères de notre religion, et des vérités de la morale chrétienne, et au bout de quelques mois il lui fit faire abjuration. Mais, craignant que l'air du siècle et la fréquentation des autres écoliers ne corrompissent tant de bonnes qualités qu'il trouvait en lui, il le prit dans sa maison, et il pourvut à tous ses besoins avec une charité paternelle. Plus il le garda, plus il admira les rares talents que Dieu lui avait donnés : de sorte que, étant obligé d'aller demeurer à l'Isle, où il avait établi la première maison de la Doctrine chrétienne, il le mena avec lui, et, après l'avoir éprouvé dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes pendant l'espace de trois à quatre ans, il le reçut dans sa nouvelle congrégation le 10 février 1595, n'étant encore âgé que de dix-neuf ans, et il commença de l'exercer à faire le catéchisme aux enfants et à toutes les autres fonctions de la Doctrine chrétienne.

Lorsque son père apprit ce qui était arrivé à son fils, et que non seulement il avait fait une abjuration publique à Avignon, mais encore que le P. Romillion l'avait pris dans la communauté et qu'il pourvoyait à tous ses besoins, il entra dans des fureurs qui ne peuvent s'exprimer. S'imaginant qu'il s'attirerait des reproches continuels de tous ceux de sa fausse religion et particulièrement de leur consistoire s'il ne faisait paraître sa passion avec éclat, il vint à Avignon, avec deux autres de ses enfants, pour tenter toutes sortes de moyens de ravoir son fils. Il n'y eut sorte de reproches et d'outrages qu'il ne lui fit souffrir, et il en serait venu à des extrémités fâcheuses si, dès qu'on s'aperçut de son dessein, on ne l'eût menacé de le mettre entre les mains des officiers de

l'Inquisition. Il n'en fallait pas davantage; car, aussitôt qu'il entendit parler de l'Inquisition, il en eut une si grande peur, qu'il se sauva, et ne parut plus dans cette ville. Pendant tout ce temps, notre jeune néophyte fit paraître une constance et une intrépidité merveilleuses. Il répondit à tout ce que son père et ses frères purent lui dire, touchant la démarche qu'il avait faite, avec des raisons si fortes, qu'elles eussent pu convertir les plus opiniâtres dans l'erreur; et il réfuta toutes leurs objections d'une telle manière qu'ils en furent confus. Il s'étonnait lui-même depuis d'avoir pu leur parler avec tant de force; et il ne doutait point que Dieu ne lui eût mis les paroles dans la bouche au moins pour les convaincre s'il ne pouvait les convertir.

Il ne parut pas si ferme pendant l'année de son institution; car il eut une tentation si forte de quitter l'état qu'il avait embrassé, qu'il s'en alla trouver le P. Romillion dans sa chambre pour lui demander son congé et la permission de retourner en son pays. Ce bon père, surpris d'une semblable demande, le regarda fixement, et, ne doutant pas que ce ne fût l'effet d'une tentation violente, il crut qu'il fallait y apporter un remède extraordinaire. Il s'approche de lui, et lui donne un grand soufflet sans lui rien dire. Ce pauvre confrère se retira confus en sa chambre, et il n'y fut pas plus tôt entré, que, comme si des écailles lui étaient tombées des yeux, il connut sa faute; il en demanda pardon à Dieu, et il ressentit une certaine joie qui mit le calme dans son esprit et l'affermit pour jamais dans sa vocation.

Le P. Romillion avait, du reste, tant d'estime et d'affection pour lui, qu'il le choisit pour l'accompagner en ses voyages; c'est pourquoi, étant obligé d'aller à Aix, en 1600, pour y visiter les religieuses de Sainte-Ursule, dont il était le fondateur, il le mena avec lui. Mgr Paul

Hureault de l'Hôpital, archevêque de cette ville, l'un des plus grands et des plus saints prélats de son siècle[1], voulut les loger dans son palais. Il fut si charmé de leurs entretiens et de leurs bons exemples, qu'il prit résolution de les y établir. Il était en ce temps sur le point de partir pour faire une visite générale de son diocèse. Il les pria de l'accompagner. Ils acceptèrent cet office, dont ils se tinrent très honorés. Quoiqu'il eût des chevaux exprès pour eux, ils firent cependant presque tout le voyage à pied. Le P. Romillion prêchait presque tous les jours, et souvent plutôt deux fois qu'une; le confrère Jacques de Rez faisait de même le catéchisme. Après cette visite, le P. Romillion, étant obligé de retourner à l'Isle pour quelques affaires de piété qui lui étaient survenues, il en conféra avec ce digne prélat, qui lui en accorda la permission à deux conditions : la première, qu'il reviendrait pour conclure avec lui l'établissement d'une maison de la Congrégation; la seconde, qu'il lui laisserait pour assurance de sa parole le *petit confrère de Rez :* c'est ainsi qu'on l'appelait, non à cause de son âge, mais parce qu'il était d'une taille médiocre, qui était pourtant beaucoup relevée par la vivacité de son esprit et par la modestie extraordinaire qui paraissait sur son visage. Le P. Romillion n'osa pas contredire cet archevêque. Il le pria seulement de lui faire continuer ses études, ce qu'il lui promit; pour cet effet, il l'envoya à Aix au collège de Bourbon, qui pour lors était encore sous la conduite de professeurs séculiers. Jacques de Rez fit en peu de temps de si grands progrès dans les sciences, que Mgr l'archevêque, aussi bien que le P. Romillion, jugèrent à propos de lui faire recevoir les ordres sacrés.

Il demeura auprès de ce prélat jusqu'au 1er du mois

[1] Voir t. I, p. 119, note 1.

d'août de l'année suivante 1601, auquel temps le P. Romillion conclut entièrement l'établissement de la Congrégation dans cette ville. L'archevêque s'engagea à lui donner tous les ans une pension de trois cent cinquante livres, et à lui fournir un logement dans son palais jusqu'à ce qu'il eût une maison dans la ville; le chapitre de la cathédrale lui donna, de son côté, une chapelle dans cette église pour y dire la messe, prêcher, catéchiser, et faire tous les autres exercices de la Doctrine chrétienne. Le P. Romillion commença de la sorte son établissement dans Aix avec le P. de Brantes [1], le confrère de Rez et le frère Paul Imbert, qui était tailleur de profession.

Ce bon frère était un grand serviteur de Dieu, d'une vie toute dans l'abnégation, dans la retraite et dans le silence. Il se joignit à ces saints prêtres pour exercer envers eux l'office de Marthe, et avoir soin de leur temporel pendant qu'ils vaqueraient à l'oraison et au salut du prochain. Il mourut, au bout de quelques années, dans la maison de l'Oratoire à Aix, en odeur de sainteté. Sa vertu parut principalement dans son silence et sa charité, qui était très grande pour tout le monde, et surtout pour tous ceux de la Congrégation, sans que le travail et la multitude des emplois aient pu lui causer la moindre impatience, ou lui faire proférer la moindre parole de murmure. L'on trouva son corps, cinq ans après qu'il eut été enterré, aussi entier que le jour de sa sépulture, quoique le tombeau dans lequel on l'avait mis fût tout rempli d'eau à cause du voisinage des canaux d'une fontaine.

Le confrère de Rez reçut la prêtrise au mois de décembre de l'année 1602, étant âgé de vingt-six ans, et il dit sa première messe, le jour des Rois de l'année sui-

[1] Sur ce Père, voir t. I, p. 120, note 1.

vante, dans l'église paroissiale de Sainte-Madeleine. Depuis ce jour il parut entièrement changé. La Victime adorable, qu'il eut le bonheur d'offrir et de recevoir chaque jour, s'incorpora tellement en lui qu'il devint un véritable prêtre de Jésus-Christ. Il s'offrit en l'offrant, et son sacrifice fut une immolation entière de lui-même. Il crut ne devoir vivre que pour Celui qui était dans ce sacrement son pain de chaque jour. Les dispositions de son âme paraissaient jusque sur son visage; car pendant ce divin sacrifice il était tout enflammé, et dans le temps de la consécration les larmes lui tombaient ordinairement des yeux en si grande abondance qu'il était obligé de se faire une violence extrême, pour empêcher qu'elles ne se mêlassent avec le sang adorable de Jésus-Christ. La dévotion avec laquelle il célébrait se communiquait à tous les assistants, et il était impossible de ne pas concevoir une haute idée de cette action sublime, en voyant le respect profond et la piété extraordinaire avec lesquels il célébrait.

Le P. Romillion bénissait continuellement Dieu des grâces extraordinaires qu'il remarquait dans son cher disciple. Il l'aimait comme son élève; mais les talents surnaturels qu'il possédait le lui rendaient encore beaucoup plus aimable. Il l'exerça pendant quelques années dans les fonctions saintes du sacerdoce, et en toute occasion il trouva que Dieu lui donnait tant de grâces et de succès, qu'il crut ne pouvoir choisir personne plus propre pour le seconder dans le gouvernement de la Congrégation. Il le fit donc, avec le consentement des autres pères, son assistant, et il lui donna la direction des jeunes Confrères; emploi le plus saint et le plus important de la Congrégation. Il s'en reposa tellement sur lui, qu'étant allé à Marseille, et le P. de Rez lui ayant écrit touchant quelques jeunes gens qui désiraient entrer dans la Con-

grégation, il lui fit cette réponse : « Mon révérend Père, vous avez tant de discernement en ces sortes d'affaires, que je m'en remets entièrement à tout ce que vous en ordonnerez; car je vois que Dieu vous bénit en cet emploi-là. »

La Providence fournit au P. Romillion, après quelques années, une autre occasion beaucoup plus éclatante d'employer le P. de Rez au service de l'Église. Il avait établi, en plusieurs villes de Provence et de Languedoc, des religieuses de Sainte-Ursule, qui répandaient par leur vie sainte une odeur de piété qui alla jusqu'à Paris. Mme Acarie, célèbre sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation, et fondatrice, avec le P. de Bérulle, des carmélites en France, souhaitant d'avoir une colonie d'Ursulines dans cette première ville du royaume, en écrivit à Mme de la Fare, qui était une dame d'une grande piété, et dont toute la vie se passait en bonnes œuvres; celle-ci en conféra avec le P. Romillion, et, après avoir conclu cette affaire et pris toutes les mesures nécessaires, il envoya[1] le P. de Rez et le P. de Bermont avec quelques religieuses pour faire un établissement à Paris, d'où elles se sont ensuite répandues presque dans toutes les villes un peu considérables du royaume.

Le P. de Rez, allant à Paris, n'avait point d'autres vues que l'établissement des religieuses de Sainte-Ursule; mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables et qui conduit tous les pas de ses élus, l'y faisait venir pour un autre établissement plus important pour sa gloire, savoir celui de la congrégation de l'Oratoire, qui devait être un corps de saints prêtres dont la fin fût de rétablir la piété dans le clergé, et de renouveler dans l'Église le premier esprit du sacerdoce. Le P. de Rez et

[1] En 1604.

le P. de Bermont ne furent pas plus tôt arrivés à Paris, que le P. de Bérulle, qui était pour lors de toutes les bonnes œuvres qui se faisaient dans cette ville, en eut aussitôt connaissance; après quelques entretiens, il trouva dans ces deux bons prêtres ce qu'il souhaitait depuis longtemps. Il y avait quelques années qu'il méditait l'établissement d'une congrégation de prêtres qui travaillassent, par leurs exemples et par leurs instructions, à mettre quelque réforme parmi les ecclésiastiques, qui pour lors étaient dans d'étranges dérèglements. Il cherchait partout des personnes qui pussent le seconder dans son pieux dessein, et qui par conséquent eussent les mêmes sentiments et les mêmes intentions. Il les trouva dans ces deux bons prêtres, et même il apprit d'eux que le P. Romillion avait déjà exécuté en Provence ce qu'il voulait établir à Paris; ce qui lui donna une joie extrême et l'anima beaucoup à s'y appliquer. Il conçut tant d'estime de la piété et des autres rares talents du P. de Rez qu'il le demanda au P. Romillion pour le seconder dans son dessein, et qu'il lui en écrivit une lettre fort ample : le P. Romillion crut être obligé, pour répondre à tous les témoignages d'estime et d'amitié que le P. de Bérulle lui donnait dans sa lettre, de venir lui-même à Paris afin de conférer ensemble du projet de cette congrégation. Car il faut savoir que Dieu avait inspiré au P. Romillion, dès les premières années de son sacerdoce, le dessein d'établir une congrégation purement ecclésiastique dans le clergé. Il assembla plusieurs prêtres, qui entrèrent dans son esprit et qui avec lui travaillèrent pendant quelques années à une œuvre si importante. Cette congrégation s'étant accrue en peu de temps, il fallut lui donner un supérieur. Il fut élu d'une commune voix; mais son humilité fut si grande, qu'il ne voulut jamais accepter cette charge. Le respect qu'on avait pour lui fit qu'on ne le

pressa pas davantage, et qu'on le pria de nommer celui qu'il y jugerait le plus propre. Il choisit le P. de Bus, dont le mérite et la piété étaient connus de tous ceux de la Congrégation. Au bout de quelques années, ceux qui gouvernaient avec le P. de Bus, n'ayant pas les mêmes sentiments que le P. Romillion, voulurent faire des vœux. Il leur représenta que ce n'était point son premier dessein ; mais, comme il n'avait aucune part dans le gouvernement, on n'eut aucun égard à ses remontrances. Cela partagea entièrement les esprits : les uns voulant demeurer dans la première règle de leur Institut, les autres voulant faire des vœux. Enfin on fut obligé, pour ne point rompre la charité, de laisser à chacun le choix de l'état qu'il voudrait embrasser : ou de demeurer sans faire des vœux avec le P. Romillion, auquel on laissa la maison d'Aix avec celles de Provence et de Languedoc, ou bien d'en faire avec le P. de Bus, qui eut la maison d'Avignon avec les autres du Comtat. De sorte qu'il y eut, par ce moyen, deux congrégations de la Doctrine chrétienne, ce qui parut un inconvénient au P. Romillion. C'est pourquoi, ayant consulté le cardinal Taurugy, qui avait été le principal auteur de l'établissement de la Doctrine chrétienne, celui-ci lui conseilla de prendre le nom de l'Oratoire; et pour cet effet il lui envoya un bref de Paul V, du 13 novembre 1615.

Ce bref ayant été reçu, on tint une assemblée par laquelle, entre autres choses, il fut délibéré qu'on rédigerait de nouveaux statuts, tant pour le gouvernement général de la congrégation que pour la conduite particulière de la maison d'Aix, et pour la direction des jeunes Confrères. On députa, pour cet effet, les PP. de Rez et de Bermont, qui y travaillèrent avec tant de lumières et de discernement, que ces règles furent adoptées par toute l'assemblée. Mais, comme ce titre de l'Oratoire, depuis

l'érection de la congrégation du P. de Bérulle, formait le même inconvénient que celui de la Doctrine chrétienne, et qu'il semblait qu'il n'était pas à propos qu'il y eût deux congrégations dans un même royaume sous un même titre; joint à cela que l'une et l'autre avaient le même esprit et les mêmes intentions, et que le P. de Bérulle était en une vénération singulière dans l'esprit de tous les Pères de Provence, ils tinrent une autre assemblée générale, où ils délibérèrent de s'unir à lui. On choisit d'abord le P. de Rez pour négocier cette affaire, et on le députa, avec le P. Jacques Mérindol, pour venir trouver le P. de Bérulle et conférer avec lui des moyens de faire cette union. Ils le trouvèrent à Tours, où il faisait sa visite. Il les reçut avec beaucoup de joie, et ils conclurent cette affaire avec tout le succès qu'ils pouvaient désirer. Il en dressa l'acte en des termes pleins de piété et d'onction, qui sont des marques de cet esprit de religion dont il animait toutes ses actions. Le traité fut signé le 21 de septembre de l'année 1619.

Après cette union si désirée, le P. Romillion, déjà fort avancé en âge, et épuisé par tant de travaux que son zèle lui avait fait entreprendre pour la gloire du Seigneur, tint une assemblée générale à Aix, le 5e de septembre de l'an 1620, où il pria instamment tous les Pères qui la composaient de le décharger de la conduite de la maison d'Aix et des autres qui en dépendaient. On reçut avec respect sa prière, et, pour le satisfaire et le soulager, on élut le P. de Rez pour supérieur de la maison d'Aix; mais on laissa toujours au P. Romillion la conduite générale des autres maisons, conformément au traité de l'union qu'on avait arrêté. Enfin, Dieu l'ayant retiré de ce monde[1] pour lui donner la récompense de tant de

[1] Le 14 juillet 1622.

bonnes œuvres dont sa vie était remplie, l'on donna encore au P. de Rez la conduite des autres maisons dépendantes de celle d'Aix dans une assemblée qu'on tint le 18e de juillet, six jours après la mort du P. Romillion. On députa un Père à Paris au P. de Bérulle pour lui porter la nouvelle de cette mort et de l'assemblée qu'on avait tenue : il ratifia tout ce qu'on y avait fait, et il écrivit une lettre fort obligeante au P. de Rez [1].

Quelque temps après, le P. de Rez crut être obligé d'aller à Paris, tant pour être déchargé de sa supériorité, dont son humilité le faisait croire très indigne, que pour s'instruire des usages de la Congrégation et prendre sur toutes choses les avis du P. de Bérulle, qui le reçut avec beaucoup de tendresse et de cordialité. Après lui avoir découvert tous ses sentiments, il le pria instamment de le décharger de la supériorité; mais le P. de Bérulle, qui connaissait sa vertu et son mérite, le pressa davantage de continuer ses soins et sa charité pour la Congrégation; de sorte que, ne pouvant rien gagner sur ce chef, il retourna en Provence, d'où il renouvela ses instances en toute occasion pour être déchargé de son fardeau; ce qui dura jusqu'à l'an 1640, que le P. Bourgoing, faisant la visite des maisons de Provence, en qualité de vicaire général du T. R. P. Charles de Condren, pour lors général de l'Oratoire, écouta favorablement ses prières, et, ayant égard à son grand âge, à ses travaux passés et aux services considérables qu'il avait rendus à la Congrégation, le déchargea de ce pesant fardeau.

Le P. de Rez avait obtenu, quelques années auparavant, un bref qui cassait et annulait certains articles qu'on avait insérés dans le traité d'union par lesquels la

[1] Les Œuvres du P. de Bérulle contiennent (p. 1451, édit. Migne) deux lettres adressées aux Pères de Provence.

maison d'Aix avait des privilèges qui étaient tout à fait contraires à la subordination et à l'uniformité qui doit être dans une congrégation. Il l'avait envoyé au P. de Bérulle, pour obtenir par ce moyen sa décharge; mais celui-ci le pria toujours d'user des mêmes droits et pouvoirs dont le P. Romillion avait joui; de sorte qu'il a été pendant plus de vingt ans supérieur et visiteur général des maisons de Provence, de Languedoc et autres jusqu'à Lyon, avec pouvoir de disposer lui seul des supériorités des maisons, d'en fonder et établir de nouvelles, de changer les sujets, et de donner tous les ordres nécessaires pour tous les besoins des particuliers. Il s'acquittait de tous ces emplois avec une prudence et un discernement merveilleux, et avec tant d'approbation et de satisfaction de tous les sujets, que chacun était ravi d'avoir des rapports avec lui. Il gagnait les cœurs de tous par sa charité et par son humilité.

Car, tout supérieur qu'il était, et même fort avancé en âge, il ne laissait pas de servir d'ordinaire plusieurs messes par jour, de s'humilier en présence de toute la communauté, presque tous les vendredis, avec une telle profusion de larmes, en s'accusant des fautes dont il se croyait coupable, qu'il en faisait couler des yeux de tous ceux qui en étaient témoins; de balayer toutes les semaines une grande partie de la maison, et d'exercer quantité d'autres actes de mépris de lui-même. Il était si pénétré de Dieu, qu'il n'envisageait que lui seul en toutes ses actions. Ses yeux, son maintien, ses regards, ses paroles et tout son extérieur inspiraient la piété à tout le monde.

Son zèle ne se bornait pas à travailler pour le bien de la Congrégation; il lui fit entreprendre encore plusieurs choses très saintes pour la gloire de Dieu. Il avait une si grande foi et un si profond respect pour le très adorable

Sacrement de nos autels, qu'il s'étudiait continuellement à l'honorer et à le faire honorer par les autres. Pour cet effet, il établit une association de plusieurs personnes de condition, dont il y en avait tous les jours un certain nombre qui étaient obligés d'accompagner avec un cierge à la main le saint Sacrement quand on le portait aux malades. Il recommandait encore la même dévotion à plusieurs personnes qu'il dirigeait, et, afin d'en donner l'exemple, il allait lui-même avec son compagnon, revêtu de surplis, à la paroisse lorsqu'on sonnait la cloche pour les malades, et il accompagnait le curé avec un cierge à la main; de sorte qu'on lui a obligation de cette grande dévotion, qu'on remarque dans la ville d'Aix pour le saint Sacrement, surtout quand on le porte aux infirmes; ce qui est si édifiant, qu'on ne peut le voir sans en être sensiblement touché. Il n'épargnait rien pour en donner de la vénération. Quoique sa maison fût très pauvre, cependant il n'a pas laissé, pendant plusieurs années, de faire travailler des ouvriers en broderie pour faire des chasubles, des devants d'autel et d'autres ornements très précieux pour parer les autels. Enfin il était d'une telle magnificence sur ce sujet, qu'il semblait qu'il y eût de la prodigalité, ce qui ne provenait que de la vive foi qu'il avait pour Jésus-Christ dans ce divin sacrement.

Son zèle a encore beaucoup paru dans les missions; car il s'est appliqué à former plusieurs saints missionnaires qui, pendant qu'il a vécu et depuis qu'il est mort, ont fait de grands fruits dans les diocèses de Provence et de Languedoc. Quand il trouvait des curés qui avaient quelque talent pour la prédication, il prenait un plaisir extrême à leur donner des règles pour bien faire une mission. Il eût voulu que chaque curé fût un missionnaire continuel dans sa paroisse. Il leur inspirait un

amour particulier pour cette fonction apostolique, et il leur apprenait de quelle méthode il fallait se servir dans les confessions générales, dans les catéchismes, les prônes et les sermons, n'oubliant rien pour les faire entrer dans cet esprit; en quoi il a merveilleusement réussi. Plusieurs ecclésiastiques ayant été formés en cette manière sous lui, ont pris ensuite des cures où ils ont travaillé avec une bénédiction dont Dieu a été beaucoup glorifié.

Le cœur du P. de Rez était tellement embrasé du zèle de la gloire de Dieu, qu'il ne pouvait demeurer en repos qu'il ne fût employé à son service. Lorsque, après les missions, il retournait à la ville, ce n'était que pour s'employer continuellement en toutes sortes de bonnes œuvres. Celle qui était le plus à son goût était la visite des pauvres malades. Il y donnait la meilleure partie de son temps, et, afin de s'y appliquer davantage, il voulut avoir une chambre dans l'hôpital Saint-Jacques, où il passait souvent les jours entiers, et même y couchait quelquefois, afin d'être plus à portée de les assister. Mais on lui représenta si souvent qu'il ne pouvait pas quitter ses emplois d'obligation pour satisfaire sa dévotion en ce point, quoique très sainte et très louable, qu'il revint prendre sa première chambre à l'Oratoire.

La charité qu'il avait pour les malades du dehors ne diminuait rien de celle qu'il devait aux domestiques. On ne saurait concevoir les soins qu'il en avait : il fit faire une apothicairerie exprès, qu'il fournit de toutes sortes de drogues. Il voulut avoir un frère infirmier qui sût la pharmacie; car, comme sa maison était nombreuse, jusqu'à être ordinairement composée de quarante à cinquante personnes, dont plusieurs étaient avancées en âge, il y en avait toujours quelques-unes malades.

Il avait encore cette charité que quand quelque Père

ou Frère de l'Oratoire était fort vieux et infirme en quelque autre maison de celles qui étaient sous sa direction où il craignait qu'il ne fût pas bien soulagé, il le faisait venir à Aix pour en avoir plus de soin, ce qui était une grande consolation pour lui.

Sa générosité était fondée sur la foi et l'efficace de la parole de Dieu; car lorsque tout lui manquait, il avait plus de courage, et sa confiance se fortifiait dans les besoins les plus pressants. Se voyant dépourvu de tout secours, il ne faisait aucune difficulté d'entreprendre des choses qui paraissaient impossibles, dans l'espérance qu'il avait que la divine bonté ne l'abandonnerait pas, puisqu'il n'agissait que pour sa gloire. Sa maxime ordinaire était qu'il ne fallait pas se mettre en peine lorsqu'il n'était question que d'argent; que Dieu avait des ressources impénétrables aux hommes pour les affaires les plus désespérées.

Le P. de Rez a aimé la pauvreté avec tendresse, à l'exemple de Jésus-Christ. Il a été pauvre volontaire comme lui, dès les premières années de sa vie jusqu'à la fin. Cette vertu lui a été donnée comme à saint François pour sa chère compagne, et il semble qu'elle ait été le caractère particulier de ce saint prêtre. Cependant il n'a pas laissé d'entreprendre des choses dont on n'aurait pu venir à bout avec de grandes richesses. Cette manière d'agir lui attira de grands reproches des personnes prudentes selon le monde, qui, n'ayant pour règle que la raison humaine, ne pouvaient entrer dans ses maximes ni approuver sa conduite, de sorte qu'il souffrait une espèce de martyre tant pour les plaintes que pour les soins continuels qu'il avait de conserver cette libéralité dans la pauvreté : *Largitas in paupertate*, disait saint Bernard, *martyrium sine sanguine*. Mais enfin Dieu l'a toujours soutenu, et l'a délivré de tous les inconvé-

nients que la prudence humaine lui faisait appréhender.

Ainsi, il entreprit d'acheter une grande maison dont le prix était extraordinaire, eu égard aux revenus qu'on avait. Mais lorsqu'on entendit parler du prix de douze mille livres, aussitôt on changea de sentiment; car on ne pouvait consentir qu'il chargeât de six cents livres de rente annuelle une communauté qui n'avait pas un sol de revenu fixe pour subsister. Comme on voulait avoir au dernier mot douze mille livres de cette maison, le P. de Rez eut alors recours à la prière, et, après avoir beaucoup consulté Dieu, il crut que la pensée forte qu'il avait de l'acheter venait de lui. C'est pourquoi, se fiant beaucoup plus à la Providence divine qu'à tous les raisonnements de l'esprit de l'homme, il en passa le contrat. Il trouva encore de beaucoup plus grandes oppositions lorsque quelques années après il proposa de bâtir une église. Ce dessein, tout pieux qu'il était, parut téméraire; cela ne l'étonna point. Il en fit dresser un plan magnifique, et, l'ayant fait voir à quelques Pères de la maison, ils entrèrent dans des frayeurs extrêmes qu'il n'entreprît de l'exécuter, se persuadant qu'il ruinerait la communauté en la chargeant de dettes excessives par les emprunts qu'il serait obligé de faire. C'est pourquoi ils n'oublièrent rien pour l'en dissuader, lui représentant qu'il agissait formellement contre l'Évangile, qui ne veut pas qu'on entreprenne un bâtiment qu'auparavant on n'ait l'argent nécessaire pour en faire la dépense[1], et que pour lors il n'y avait pour tout argent dans la maison qu'un grand écu. Ce bon Père, qui savait par expérience combien la sainte pauvreté est abondante, eut bientôt surmonté toutes les difficultés qu'on lui faisait. Il emprunta six cents livres d'un de ses amis pour commencer

[1] Luc. xiv, 28.

l'édifice de l'église, et, les apportant à la communauté, il dit qu'on lui avait donné cette somme pour en jeter les premiers fondements. Cela parut peu de chose pour un si grand dessein à quelques-uns; mais les autres, ayant le même esprit et la même confiance en Dieu que lui, donnèrent dans son sentiment; de sorte qu'il commença une église très belle sur les seuls fondements de la Providence, et il l'acheva sans rien devoir à personne[1], Dieu ayant suscité quantité de personnes de piété qui lui firent des aumônes considérables pour fournir à la dépense. Ainsi il lui est arrivé comme aux premiers chrétiens de Macédoine, dont saint Paul dit : *Altissima paupertas eorum abundavit in divitias*[2].

Quoique Dieu fît au P. de Rez la grâce de réussir dans tous ses desseins contre l'attente des hommes, cependant il était d'une humilité si profonde, qu'il ne se croyait propre à rien. Il ne parlait jamais du bien qu'il avait fait, et si quelqu'un lui en parlait, ou il détournait adroitement le discours, ou il en attribuait tout le succès à Dieu. Il ne prenait pour lui que ce qu'il y avait de défectueux, et l'on ne peut mieux attribuer toutes les grandes choses qu'il a faites qu'à son humilité, Dieu se plaisant, selon sa parole, à élever les humbles et à choisir les personnes qui paraissent les plus faibles à leurs propres yeux pour l'exécution de ses plus grands desseins, afin de confondre les esprits orgueilleux, qui présument beaucoup d'eux-mêmes quoiqu'ils ne puissent rien sans lui.

Il attribuait aussi à la protection de la sainte Vierge la plupart des choses où il réussissait. Il avait pour elle une dévotion singulière, et un zèle extraordinaire pour

[1] Voir page 68, note 1.
[2] II Cor. VIII, 2.

la faire honorer. Il l'invoquait dans tous ses besoins, et il ne passait pas de jour sans réciter son chapelet. Dès son bas âge, il lui faisait chaque jour, depuis sa conversion, des prières particulières pour obtenir par son intercession le don de la pureté; en quoi elle lui avait été si favorable, que sur la fin de sa vie, s'entretenant un jour familièrement avec le frère infirmier qui avait soin de lui, il lui avoua que Dieu lui avait fait cette grâce d'avoir conservé jusqu'alors la pureté de son corps. Il avait tant d'amour pour cette vertu, qu'il éloignait avec un soin extrême tout ce qui pouvait la ternir tant soit peu. Il fuyait tout entretien avec les personnes de l'autre sexe, même d'une piété distinguée, et, s'il se trouvait quelquefois obligé de leur parler pour quelque bonne œuvre, il le faisait le plus succinctement qu'il le pouvait, et toujours avec tant de réserve et de précaution, que le plus souvent il ne les regardait pas. Il avait encore cette coutume, quand il allait dans les rues, de retenir beaucoup sa vue pour ne la point porter sur des objets de vanité qui pussent lui faire de mauvaises impressions dans l'esprit. Il traitait son corps comme son plus grand ennemi, et il ne lui accordait que ce qu'il ne pouvait absolument lui refuser.

Quoiqu'il parût mener une vie commune et qu'on ne remarquât pas d'austérités extraordinaires dans sa conduite, cependant sa vie était une continuelle mortification, sans parler de la violence qu'il se faisait intérieurement pour vaincre non seulement ses passions, mais encore ses inclinations naturelles en des choses que l'on regarde dans le monde comme indifférentes. Il ne se passait point de jour qu'il ne se fît quelque nouveau retranchement sur lui. Il feignait souvent plutôt de manger qu'il ne mangeait. Il se contentait le plus souvent de pain et d'eau rougie d'un peu de vin pour toute sa nour-

riture. Les disciplines lui étaient fort ordinaires; il y ajoutait le cilice et les chaînes de fer. Pendant plusieurs années il ne coucha que sur la dure, et il passa une bonne partie de la nuit en prières et en larmes. On ne saurait concevoir les mortifications qu'il lui a fallu essuyer pour venir à bout de tous ses desseins, les oppositions, les injures et les affronts qu'on lui a faits sur ce sujet.

Mais la patience du P. de Rez n'a jamais paru si admirable que dans les maladies dont Dieu l'a éprouvé pendant les vingt dernières années de sa vie. Quelque temps après qu'on l'eut déchargé de la supériorité de toutes les maisons de Provence et de Languedoc, il alla à Notre-Dame-des-Anges pour y faire une retraite[1]. C'est un des plus beaux déserts de France, si la beauté de ces sortes de lieux consiste à être situés parmi des rochers escarpés, environnés de précipices, de montagnes stériles, de cavernes profondes, et à n'avoir rien que d'affreux. Il n'y en a jamais eu dans la Thébaïde qui ait eu tous ces avantages en plus grande abondance. Ce bon Père, se promenant en oraison dans ce désert, trouva une caverne qui lui parut très propre pour y passer quelques heures en méditation. Il y entra. La grande application qu'il avait en Dieu l'empêchant de ressentir pour lors l'incommodité que son corps en recevait, il y passa un temps si considérable, qu'il en contracta une espèce de paralysie ou de goutte universelle par tout le corps, qui, dès qu'il fut de retour dans sa chambre, lui fit ressentir des douleurs violentes et aiguës, à cause que l'humidité de cette caverne avait tellement pénétré tous ses nerfs, qu'elle les avait resserrés, et l'avait privé en même temps de

[1] L'Oratoire y était établi depuis le 5 octobre 1640. Voir *Archiv. nat.*, M. 224.

tout usage des mains et des pieds, ne pouvant pas même s'habiller ni marcher sans être soutenu par quelqu'un. Pendant plusieurs mois il souffrit des tourments cruels, nuit et jour, sans avoir un seul moment de repos. S'il pouvait trouver quelque consolation, c'était dans les entretiens de piété ou la lecture des Livres saints; c'était l'unique ressource qui lui restait. Mais, afin qu'il fût une image parfaite de Jésus crucifié, et que, comme ce divin Sauveur, il bût toute l'amertume de son calice, il fut privé de la vue et de l'ouïe, de sorte qu'il ne pouvait rien voir ni rien entendre.

Cet état, qui portait une privation générale de toutes les commodités de la vie, joint aux douleurs continuelles dont il était affligé, était, en vérité, bien digne de compassion devant les hommes; mais c'était un objet de complaisance pour Dieu, qui regardait l'image de son Fils dans ce fidèle serviteur. Il a beaucoup honoré Dieu pendant le cours de sa vie par la pratique de toutes les vertus et par une grande quantité d'œuvres de charité pour le prochain ; mais il n'y a point de doute qu'il ne l'ait honoré encore davantage par cet état de souffrance et de martyre continuel pendant vingt ans, puisqu'il a été plus conforme à Jésus-Christ son divin modèle. Cependant, comme si tous ces maux n'eussent pas suffi pour éprouver sa patience, Dieu permit qu'il se cassât encore une jambe; car un jour, étant seul dans sa chambre et voulant se lever de sa chaise, il se laissa tomber sur le carreau et se rompit entièrement la cuisse; ce qui l'obligea de garder le lit pendant les huit derniers mois de sa vie. Ce fut une grande mortification pour lui ; car jusqu'alors il avait toujours eu la consolation, tout infirme qu'il était, de dire la sainte Messe tous les jours dans une chapelle domestique, par un privilège spécial qu'il avait obtenu, et dont il se vit privé par cet

accident. Cependant, comme les âmes saintes savent honorer Dieu en toutes choses, il en fit un sujet de sacrifice, et il s'offrit continuellement à Dieu pour adorer le délaissement et l'abandon de Jésus-Christ en croix.

Dans le temps qu'il était si accablé, il semblait que Dieu lui communiquait des lumières plus sublimes pour le soulagement des personnes affligées. Car un avocat du parlement d'Aix, nommé Jean Mérindol, qui avait été pendant plusieurs années sous sa direction, ayant donné un papier de très grande importance pour lui à un certain religieux procureur de sa communauté, et quelque temps après le lui ayant demandé, ce religieux, qui ne se souvenait plus où il l'avait mis, le chercha partout sans pouvoir le trouver, et à la fin lui dit qu'il lui était impossible de le lui rendre. Ce papier étant de la dernière conséquence pour cet avocat, il se trouva dans une peine extrême, et, ne pouvant se servir d'aucun remède humain pour se tirer de cette inquiétude, il alla trouver le P. de Rez, et lui découvrit l'embarras où il se trouvait. Ce bon Père, qui n'avait jamais ouï parler de cette affaire, lui dit pour le consoler : « Ne vous affligez pas ; ayez confiance en Dieu, et allez dire de ma part à ce Père procureur de chercher votre papier dans un livre (qu'il lui nomma), et qu'il l'y trouvera. » Ce qui arriva effectivement comme il l'avait dit.

Quelque violents que fussent ses maux, le P. de Rez les souffrait avec des dispositions si saintes, qu'on ne pouvait en être témoin sans en être charmé. Il était toujours dans une parfaite égalité d'esprit. Jamais on ne lui a ouï dire une seule parole de plainte dans un si long espace de temps, ce qui paraît presque incroyable. Dans la plus grande violence de son mal, il élevait son esprit à Dieu par des versets des psaumes les plus touchants, ou par des aspirations qu'il formait lui-même, et il passait

presque toutes les nuits sans dormir, mais non pas sans méditer ni sans prier. C'était pour lui le temps le plus heureux, parce que le silence et les ténèbres lui donnaient plus de commodité pour s'entretenir avec Dieu. On l'entendit quelquefois lui parler d'une manière si affective, qu'elle tirait les larmes des yeux. Dieu ne lui avait laissé que la langue de libre, et il en faisait un si saint usage, qu'on peut dire que pour les exercices de piété elle suppléait au défaut de toutes les autres parties du corps. Sa surdité le privait de tout entretien avec les hommes ; mais elle lui donnait plus de moyens et de temps pour s'entretenir avec Dieu.

Aux prières vocales et mentales succédaient les réflexions les plus saintes ; car tantôt il se considérait comme une créature tirée du néant par un effet de la puissance et de la miséricorde de Dieu, et, s'anéantissant en cette pensée devant son adorable majesté, il protestait de vouloir dépendre entièrement de lui en son être, en sa vie, en ses humiliations, en ses souffrances ; tantôt il se regardait comme le plus grand de tous les pécheurs, sur lequel Jésus-Christ, son souverain juge, avait droit d'exercer toutes les rigueurs de sa justice, avouant qu'il lui faisait une grande miséricorde de changer en des privations et en des douleurs passagères les peines terribles et éternelles de l'enfer, qu'il avait très justement méritées. Mais l'occupation la plus continuelle de son esprit était la considération des qualités de chrétien et de prêtre, étant persuadé que ces deux qualités l'obligeaient à être sans cesse en un état de victime et de sacrifice.

Enfin, après vingt années de maladie, de souffrances et de douleurs de la manière que nous venons de rapporter, le temps étant venu que Dieu avait destiné pour le récompenser de ses travaux et pour le faire jouir de

félicités éternelles, il reçut les derniers sacrements avec une entière liberté d'esprit, et, le dernier jour du mois de mars de l'an 1666, il rendit heureusement son âme à Dieu, sur les deux heures après midi, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Le P. de Rez eut cet avantage d'être particulièrement aimé et chéri de deux des plus grands et des plus saints hommes de son siècle, je veux dire le P. de Bérulle et le P. Romillion, qui non seulement pendant leur vie lui ont donné quantité de témoignages de leur estime et de leur amitié dans toutes les occasions qui s'en sont présentées, mais encore, depuis que Dieu les a retirés de ce monde, par des miracles évidents qu'ils ont faits en sa faveur. Car un jour, retournant de la visite des maisons de Languedoc et étant surpris d'une fièvre chaude à Arles, il fut obligé de se mettre au lit. Cependant, étant pressé de se rendre à Aix pour quelque affaire importante, il fit vœu, la nuit suivante, de réciter tous les ans le cantique *Te Deum* en l'honneur du P. Romillion, le jour de son décès, si Dieu lui rendait la santé pour continuer le lendemain son voyage. Aussitôt la fièvre le quitta, et dès qu'il fut jour il se leva, alla dire la messe et partit ensuite pour se rendre à Aix, où il arriva en parfaite santé.

Il n'a pas reçu de moindres faveurs du P. de Bérulle; car, l'an 1629, la peste étant fort répandue dans la ville d'Aix, il en fut frappé en trois endroits de son corps. Le chirurgien qui le pansait le trouva un jour si mal, qu'il dit au Père infirmier que le lendemain il ne serait pas en vie. Il eut alors recours au P. de Bérulle, et il fit vœu que s'il obtenait la santé par son intercession, il dirait tous les ans, le jour de son décès, la messe de la Sainte-Trinité en action de grâces de la gloire que Dieu lui avait donnée, et qu'il visiterait son tombeau avec la permission du Père général. Après cela il s'endormit, et à son réveil

il se trouva sans fièvre et entièrement hors de danger, ayant appétit, et étant en état de manger des choses solides, ce dont le chirurgien fut extrêmement surpris. Une autre fois il fut guéri miraculeusement, par son intercession, d'un mal à la cuisse, qui paraissait presque pourrie, et où on ne doutait pas que la gangrène ne se mît bientôt. Dans le voyage de Paris qu'il entreprit pour satisfaire à son vœu, il fut surpris sur le chemin de douleurs si violentes, qu'il lui était impossible de continuer sa route. Mais, ayant recours à son bienheureux protecteur, il se trouva en un moment guéri, sans en ressentir davantage la moindre incommodité [1].

Après sa mort, plusieurs personnes vinrent baiser son corps et demander de ses habits, ou quelques autres objets qui eussent été à son usage, pour les conserver comme des reliques précieuses, et il n'y eut personne de ceux qui le connaissaient qui ne l'honorât comme un saint.

[1] Le P. de Rez donna sur la fin de sa vie une attestation de ces miracles. Voir *Les Miracles du P. de Bérulle*, p. 74.

Cloyseault : Ménologe, p. 60-63 =

Le Père Jacques de Rez naquit dans la petite ville des Baux, diocèse d'Arles, l'an 1577, de parents hérétiques. Sa conversion est tout à fait extraordinaire. Il n'avait encore que 13 ans lorsque, assistant un jour de fête à la messe du P. Romillon à Avignon, il vit plusieurs personnes s'approcher de la sainte communion. Il fut poussé de faire la même chose soit par une inspiration surnaturelle, soit par une légèreté d'enfant; mais, dans le même temps qu'il eut reçu la Ste hostie, il sentit dans son âme une certaine ardeur d'embrasser la religion catholique si grande que, se levant de sa place, il suivit le prêtre dans la sacristie et lui dit d'un ton ferme et avec un visage riant : « Monsieur, je veux me faire de votre religion. » Le P. Romillon le regarda et connaissant qu'il venait de lui donner la Ste Communion, il fut extrêmement surpris de cette parole. Il l'interrogea et il apprit de lui qu'il était calviniste et qu'il n'avait jamais fait d'abjuration; ce qui lui donna un scrupule très grand. Cependant, après avoir eu un plus long entretien avec lui, il remarqua en ce jeune homme je ne sais quoi de miraculeux et de divin. Il consulta le bienheureux César de Bus qui lui dit que, puisque la divine Providence le lui avait adressé, il devait en prendre soin. Il l'instruisit donc des mystères de la religion et au bout de qq temps il reçut son abjuration. Mais, craignant que ses parents ne le fissent changer de résolution, il le prit le 10 février 1596 dans la maison d'Avignon et se chargea de son entretien. Lorsque son père apprit cette nouvelle, il entra dans une fureur étrange. Il vint à Avignon et menaça de mettre le feu dans la maison si on ne lui rendait son enfant. On le menaça d'abord de le dénoncer à M. le Vice-Légat et de le mettre entre les mains de l'Inquisition, ce qui l'obligea de s'enfuir promptement. Le P. Romillion emmena le jeune de Rez avec lui à Aix, comme Confrère. Il lui fit achever ses études et ayant atteint l'âge porté par les canons, il reçut la prêtrise le 21 Xbre 1602. Il fit un si grand progrès dans la piété qu'il lui donna la direction des confrères de l'Institution. Et, lorsqu'il voulut s'unir au P. de Bérulle, il le députa à Paris pour cette affaire.

Après la mort du P. Romillon, il fut supérieur de la maison d'Aix et il eut tout le gouvernement des maisons de l'Oratoire de Provence et de Languedoc. Mais son humilité le porta à faire tant d'instances au R.P. Général pour en être déchargé qu'à la fin on ne put le lui refuser. Il fit bâtir une très belle église à Aix. Il eut un grand zèle pour les missions. N.S. l'exerça, sur la fin de ses jours, par de longues maladies qu'il endura avec une patience admirable; ce qui ne l'empêcha pas de pratiquer de très rigoureuses pénitences. Il mourut à Aix le 31 mars 1666 à 89 ans.

Bicais = { Mss. d'Aix, T. I, p 375-384. — Orat. IV, 81-87.
Copie de la Bib. Nle, T. III, p. 76. —

Jacques de Rez naquit vers 1580, de parents calvinistes qui faisaient leur résidence aux Baux, bourg fort connu du diocèse d'Arles.

Son père qui était un bon gentilhomme, fort attaché à sa religion, ne manqua pas de l'instruire, dès sa plus tendre enfance, des nouveaux dogmes et ses facultés ne lui permettant pas de l'envoyer dans quelqu'une des célèbres écoles qu'avait alors la prétendue Réforme, il lui fit faire ses études à Avignon, sans faire attention que son séjour dans cette ville pourrait nuire aux sentiments qu'il lui avait inspirés et dans lesquels il avait fort à coeur de le voir s'affermir de plus en plus. Mais Dieu, dont la Providence dirige tout, permit que, contre l'attente du père, le fils abandonnât bientôt l'hérésie ; ce qui arriva d'une façon assez singulière. Le jeune de Rez, n'ayant encore que 16 ans, alla un jour entendre la messe du P. Romillon dans l'église de la Congrégation naissante de la Doctrine chrétienne ; et, soit qu'il agît par légèreté, soit que ce fût par une inspiration surnaturelle, ce qui paraît plus vraisemblable, dès qu'il vit la sainte Hostie, il sentit dans son âme le désir d'embrasser la religion catholique et alla, sans autre préambule, recevoir la communion avec les fidèles qui se présentèrent à la sainte Table. La messe étant finie, il suivit le prêtre à la sacristie et lui dit d'un ton ferme et avec un visage riant : « Monsieur, je veux me faire de votre religion. » Le bon Père, surpris d'un pareil discours, eut du scrupule d'avoir communié un hérétique. Voyant néanmoins qu'il avait beaucoup de candeur, il le conduisit au P. César de Bus, lequel, instruit de ce qui s'était passé et reconnaissant un effet de la miséricorde divine dans cet événement, voulut achever la bonne oeuvre en retenant dans sa communauté cet enfant, auquel on fit faire abjuration après l'avoir instruit des vérités de la foi. Le Père Romillon, se trouvant obligé sur ces entrefaites d'aller à l'Isle pour des affaires concernant la maison, qu'il y avait établie en 1592, emmena avec lui son disciple, lui fit continuer ses études, pourvut à tous ses besoins et, voyant avec satisfaction qu'il croissait en science et en piété, il le reçut dans la Congrégation, dont il était le fondateur avec César de Bus. Cela déplut beaucoup à son père qui jusqu'alors avait toujours espéré le gagner, malgré la résistance ferme et respectueuse que son fils avait opposée à ses caresses et à ses menaces.

Informé de son changement de religion, il s'était acheminé tout courroucé vers Avignon dans le dessein de l'arracher de gré ou de force d'entre les mains de ceux qu'il regardait comme des séducteurs. Le fervent prosélyte, ayant tout lieu de se flatter qu'après cette démarche, sa famille ne l'inquièterait plus sur le parti qu'il avait pris, n'en fut que plus fidèle à répondre à la grâce de sa vocation. Le Père Romillon, dont il était devenu en qq. façon le fils adoptif, le prit pour son compagnon dans le voyage qu'il fit à Aix, en 1600, pour visiter ses chères filles de Ste Ursule et y travailler en même temps à l'établissement d'une maison de la doctrine chrétienne. Ils logèrent, l'un et l'autre à l'archevêché, où Mgr Hurault de l'Hôpital leur fit un accueil très gracieux, les retint tant qu'il put et se servit d'eux pour disposer les enfants à recevoir le sacrement de confirmation, lorsqu'il alla faire la visite pastorale des paroisses de son diocèse. Ce prélat fut si charmé du zèle et des talents du P. de Rez, qu'à la fin de ses visites, il voulut le garder dans son palais, se chargeant de le faire étudier en théologie pendant l'absence du P. Romillon que de nouvelles affaires venaient de rappeler pour quelque temps dans la maison de l'Isle.

Ce père étant retourné à Aix, au mois de juillet 1601, y commença enfin l'établissement qu'il avait été obligé de différer jusqu'alors. L'archevêque, qui en était le principal moteur, s'obligea à payer une rente annuelle pour l'entretien des prêtres qui composeraient cette nouvelle maison, laquelle étant échue en partage au P. Romillon, lors de sa séparation avec César de Bus, se vit bientôt fournie d'excellents sujets et devint le chef-lieu des maisons de l'Oratoire de Provence et du Languedoc. Ayant été ordonné prêtre en 1603, le Père de Rez en fut une des plus fermes colonnes et un des membres les plus distingués pendant plus de 64 ans. Le Père Romillon, qui connaissait à fond son mérite, lui donna toute sa confiance, le choisit pour son assistant, le regardait comme un autre lui-même et l'envoya deux fois à Paris : la première, pour accompagner en 1604 la mère de Brémond et l'installer au couvent que Mlle Acarie, (depuis carmélite sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation) venait d'établir dans cette capitale en faveur des Ursulines ; la seconde, en 1619, pour traiter avec le P. de Bérulle de l'union des maisons de l'Oratoire de Provence avec celles de France. L'acte d'union, passé le 21 septembre 1619, contenait entr'autres choses que les provençaux seraient gouvernés comme auparavant par leur instituteur et qu'après sa mort, ils lui donneraient pour successeur un visiteur qu'ils éliraient tous les 3 ans dans une assemblée générale de toutes leurs communautés. Cependant, le P. de Romillon, à qui il tardait de n'avoir plus à s'occuper que de son propre salut, vint à bout de se décharger de ce fardeau qu'on fit tomber sur le P. de Rez, comme l'homme le plus capable de remplacer ce premier chef et, après la mort de celui-ci, que Dieu appela à lui le 14 juillet 1622, on le confirma encore dans le même

emploi. Mais il était trop modeste pour ne pas souffrir de se voir à la tête de ses confrères. Moins jaloux de l'autorité qu'ils lui avaient confiée que de voir régner partout l'uniformité, il les engagea en 1625, à renoncer à leurs privilèges; et après s'être assuré du consentement de toutes les personnes intéressées, il sollicita et obtint un bref du Pape Urbain VIII qui déclara contraires au bon ordre les clauses de l'union qui attribuaient au visiteur de Provence un pouvoir qui devait appartenir de droit au chef commun de la Congrégation. Mais il ne fut pas pour cela plus avancé. Le P. de Bérulle, qui n'ignorait pas la confiance que tout le monde avait en lui, voulut que les choses restassent sur l'ancien pied et, malgré les instances que le P. de Rez fit dans la suite auprès de ce cardinal et du P. de Condren, son successeur, ce ne fut qu'au commencement du généralat du P. Bourgoing qu'on accepta sa démission et que les maisons de Provence furent mises au niveau de toutes les autres que l'Oratoire possédait dans le royaume.

Le Père de Rez, se voyant enfin débarrassé des sollicitudes du gouvernement, se consacra tout entier aux fonctions du saint ministère et aux bonnes oeuvres. Il travailla avec un zèle infatigable aux missions dans lesquelles il fit beaucoup de bien et il s'appliqua avec un zèle particulier à former des sujets qui s'y sont rendus également recommandables par l'ardeur avec laquelle ils s'y sont livrés et par les succès que Dieu a daigné accorder à leurs travaux. La vénération qu'il avait pour l'auguste sacrement de nos autels, le porta à établir une association de personnes de condition dont il y en avait tous les jours quelques unes, destinées à accompagner le saint viatique qu'on portait aux malades. Il recommandait cette dévotion aux fidèles qu'il dirigeait et leur en donnait l'exemple en y assistant lui-même, en surplis, lorsqu'il en était averti par le son de la cloche de la paroisse.

Son amour pour J.C. lui inspira une charité compatissante pour ceux qui sont spécialement regardés comme ses membres. Les pauvres furent toujours l'objet de son attention: il leur procurait beaucoup d'aumônes et les assistait dans tous leurs besoins spirituels et corporels. Les malades surtout eurent une grande part à ses soins, particulièrement ceux de l'hôpital S. Jacques. Non content d'aller passer auprès d'eux une bonne partie de ses journées, il s'était fait donner une chambre dans la maison, où il s'arrêtait toutes les fois qu'il prévoyait qu'on pourrait avoir besoin de lui pendant la nuit.

Tout le temps qu'il fut chargé de la conduite de la maison d'Aix, ce qui dura une vingtaine d'années, bien loin de s'inquiéter pour les besoins de sa communauté, qui était alors fort nombreuse et très pauvre, il fit voir qu'il était animé d'une parfaite confiance en Dieu et qu'il ne faut jamais se défier

de sa providence, surtout quand on ne travaille que pour sa gloire et pour le bien de son Eglise. Son espérance n'était point vaine : il arriva souvent qu'au moment où tout manquait dans la maison, on voyait arriver des provisions de toutes espèces que des gens charitables envoyaient, sans vouloir être connus. Une chose, qu'on aura de la peine à croire et qui, dans ce temps-ci annoncerait plus de témérité que de prudence, c'est qu'avec 600 livres qu'il avait empruntées d'un ami, le P. de Rez osa, contre l'avis de tous ses confrères, jeter les fondements de l'église de l'Oratoire, qui passe avec raison pour une des plus jolies d'Aix, espérant, comme l'événement le fit voir, que le travail une fois commencé, Dieu ne le laisserait pas imparfait et qu'il susciterait des personnes généreuses qui contribueraient à son avancement et à sa perfection. Cet homme vertueux éprouva dans le succès qu'eut son entreprise, ce qu'un paysan avait répondu à l'économe de sa maison qui voulait savoir d'où venait la provision de blé qu'il lui apportait : « Allez, mon Père, lui dit ce paysan ; soyez toujours gens de bien et Dieu pourvoira à tout ce qui vous est nécessaire. » Tel était le fruit de la considération dont les Pères de l'Oratoire jouissaient en Provence dans le premier âge de leur Congrégation et dont ils ont continué à jouir, tant qu'on a su mettre à profit leurs talents et leur zèle. La mémoire de ces pieux prêtres a été et sera longtemps en bénédiction parmi les personnes équitables et désintéressées. Quiconque sera instruit du bien qu'ils ont fait à Aix dans le dernier siècle et dans les 19 premières de l'actuel, trouvera que Pitton a eu raison de dire d'eux :

« quos nostra est mirata, sequens mirabitur aetas » (Annales de l'église d'Aix, page 246)

Le P. de Rez contribua beaucoup par ses travaux et ses vertus à la haute réputation qui leur avait attiré les regards des divers ordres de citoyens de cette ville et la confiance de ses plus grands prélats. C'était un homme qu'il suffisait de connaître pour être rempli de vénération pour sa personne. Sa douceur, sa franchise, sa bonté, son empressement à rendre service et tant d'autres excellentes qualités dont il était doué, lui avaient gagné tous les coeurs. Mais, plus il recevait de témoignages d'estime et d'attachement, plus il était attentif à pratiquer en particulier des actes d'humilité qui pussent servir de contrepoison à l'amour-propre. Cet homme, qui s'était vu à la tête d'un nombre de communautés respectable et à qui la congrégation était fort redevable, ne dédaignait pas de faire, même dans sa vieillesse, ce qu'il y avait de plus bas dans la maison et dans l'église. L'amour de la croix et le désir d'expier des fautes qui étaient échappées à sa faiblesse, lui firent embrasser avec un courage intrépide, les rigueurs de la pénitence évangélique. Les privations, les jeûnes, les veilles devinrent son partage et ce ne fut que lorsqu'il se trouva dans l'impuissance de continuer

qu'il cessa d'affliger son corps et de mortifier ses sens. Quoiqu' accablé d'infirmités depuis une 20ne d'années et tourmenté par les douleurs d'une espèce de paralysie, ou goutte universelle, qu'il avait contractée en faisant des oraisons particulières dans une grotte humide du désert de N.D. des Anges, où il avait été qq. temps supérieur. Il cachait adroitement ses souffrances sous un visage serein et ne se plaignait jamais de peur d'être forcé de recevoir quelque soulagement. Son état était devenu si fâcheux et si pénible qu'il ne pouvait presque plus se servir de ses membres pour marcher ni pour s'habiller. Et comme si tous ces maux n'avaient pas suffi pour achever de le purifier, Dieu permit encore qu'en voulant se lever de sa chaise, il tombât et se cassât la cuisse, ce qui l'obligea à garder le lit les derniers 8 mois de sa vie.

Sa patience et sa résignation augmentant avec cette nouvelle épreuve, il unit constamment ses souffrances à celles que son Divin Maître avait endurées dans sa passion.

L'heure de la délivrance étant enfin arrivée, il mourut le 31 mars 1666, plus chargé de mérites que d'années, quoiqu'il fût âgé de plus de 87 ans.

Dieu, aux yeux duquel la mort de ce pieux et respectable prêtre avait dû être bien précieuse, fit éclater sa sainteté par plusieurs miracles et par l'empressement des fidèles qui s'empressèrent de se procurer qq. restes de sa dépouille. L'assemblée générale de l'Oratoire, qui fut tenue au mois de septembre de la même année, chargea les députés de Provence de recueillir avec soin les miracles qui avaient été opérés par l'intercession de ce digne serviteur de Dieu, afin de pouvoir les faire servir un jour à sa béatification.

Le savant et célèbre abbé de Peyresc, qui avait confié au P. de Rez la conduite de son âme, eut la consolation de mourir entre les bras de ce saint prêtre.

Actes mss. des assemblées =

1631, sup. à Aix, député.

1634, " " 2e consultant.

Le 22 août 1643, il assiste au contrat de fondation de la maison d'Avignon.

Voir = Batterel t. I. p. 26, 30, 31, 33, 36, 37, 271.
t. III, p. 240, 255, 370, 397, 478
t. IV, p. 168.

Cloyseault = Ménologe, p. 60.
Vies : t. II p. 73 notice.
t. I p. 41, 138.
t. III p. 247.

Adry, t. V p. 35. 36.

Bonardi p. 719

Pierre Humbert : Un amateur : Peiresc « le Pic de la Mirandole ~~français~~ » Couronné par l'Acad. française. Prix Bordin 1934
Paris Desclée de Brouwer, in 8 de 324 p. et 8 illustrations.

M.M. 607, I catalogue, N 822 = Jacques de Rez, prêtre, mort en 1666.

M.M. 608 p 24, N 346 = Le P. Jacques de Retz, receu le 10 feburier 1596 (en Provence) et faict prestre le 21 Xbre 1602

Listes des Assemblées = 1641 Aix, supérieur.
1644 "
1646 "
1651 N.D. des Anges, supérieur
1654 " "
1658 Aix
1661 "
1663 "

Nécrologe = Mort à Aix le dernier mars 1666.

Registres du conseil =
M.M. 576 - N 22 - 5 mars 1650, nommé supérieur à N.D. des Anges.
M.M. 577 - N 20 - 6 Nov. 1654 demeurera en notre maison d'Aix et, si ses infirmités lui peuvent permettre, exercera la charge de l'assistant du supérieur.
M.M. 577. N. 23, 22 janvier 1655, à Aix, assistant.

Adry : Bibliothèque des Ecrivains de l'Oratoire, T. V. p. 35.36 = (Bibl. Nle F. F. 25685)

Jacques de Rez, d'Aix, fut le compagnon du Père Romillon. Il fut d'une éminente piété. Il en est beaucoup parlé dans la vie du Père Romillon. Il assista le fameux M de Peiresc à la mort. M. Gassendi l'appelle « Optimus Resius ».

Mort à Aix le dernier jour de Mars 1666 à 89 ans. On le mit dans une caisse couverte d'une plaque de cuivre avec une inscription. Sa mémoire sera toujours en bénédiction dans la ville d'Aix

P. Bougerel.

Né dans la petite ville des Baux, diocèse d'Arles, l'an 1577, de parents hérétiques. Sa conversion est tout à fait extraordinaire. Il n'avait encore que 13 ans lorsque, assistant un jour de fête à la messe du Père Romillon à Avignon, il vit plusieurs personnes s'approcher de la communion. Il fut poussé de faire la même chose, soit par une inspiration surnaturelle, soit par une légèreté d'enfant. Mais, dans le même temps qu'il eut reçu la sainte hostie, il sentit dans son âme une certaine ardeur d'embrasser la religion catholique si grande que, se levant de sa place, il suivit le prêtre dans la sacristie et lui dit d'un ton ferme et avec un visage riant : « Monsieur, je veux me faire de votre religion. Le P. Romillon le regarda et, connaissant qu'il venait de lui donner la sainte communion, il fut extrêmement surpris de cette parole. Il l'interrogea et il apprit de lui qu'il était calviniste ..... etc. etc. T. II T. III

C'est la copie du Ménologe de Cloyseault

Jacques de Rez, du diocèse d'Aix, reçu en 1596 le 18 février, fait prêtre en 1602 le 23 X

Jean Dagens : Correspondance du Cardinal Pierre de Bérulle. Paris, Desclée Brouwer, 1937, 3 vol in 8° =

T. I, Lettre 61, p. 125 = à Mme de la Fare, Paris, 5 fév. 1611 =
L'odeur que les Pères Bermond et de Rez nous ont laissée par deçà, nous a conservé la mémoire de leur vertu et nous oblige à désirer encore l'un d'eux pour qq. temps sans aucun intérêt de l'obéissance qui est due au P. Romillon.

Lettre 62, p. 126 au P. Romillon 5 février 1611 =
La conversation que nous avons eue par deçà avec le P. Bermond et le bon Père de Rez nous a fait ressentir et connaître qq. chose des grâces qu'il a plu à Dieu vous communiquer et à eux par votre ministère ..... Et si en vertu de cette association que je vous offre et vous demande, vous aviez agréable de nous prêter pour qq. temps ce bon Père de Rez et un autre encore, je le désirerais grandement en vous donnant parole et assurance qu'à raison de cette association je ne les admettrais nullement en cette congrégation au préjudice de la vôtre et que je les vous renverrais sitôt que vous le désireriez et qu'ils seront toujours dépendants de vous ...... Et si vous avez agréable de nous accorder aussi l'envoi de ce bon Père de Rez, en étant avertis, nous pourvoirons à son voyage

Lettre 66, page 135 : au P. Romillion, 31 août 1611 =

Il y a bien 3 mois que je vous écrivis amplement, vous suppliant bien fort de joindre au P. de Rez que vous nous avez promis de longtemps le P. Bermond .... Nous attendons de jour à autre le bon Père de Rez et nous croyons qu'il dût être déjà arrivé, ayant donné ordre dès ce même temps que la commodité de faire le voyage fût délivrée par le moyen de Madame La Fare.

Lettre 86, page 160, aux Pères de Provence, (fin 1612 ou commencement de 1613) =

Je vous renvoie le P. de Rez qui a voulu prendre la peine de venir par deçà et demeurer qqs mois dans la maison qu'il a plu à Dieu donner à l'Oratoire dans Paris. Outre la connaissance que j'ai eue dès longtemps de sa vertu et de son mérite, ce que j'en ai reconnu et expérimenté moi-même de nouveau en ce séjour, m'aurait induit à le retenir plus longtemps par deçà, si je n'avais égard à votre intérêt et à vos désirs. Mais, puisque vous le redemandez avec tant d'insistance, je ne dois, je ne puis vous le refuser et je vous dois remercier de la facilité que vous avez eue à le nous envoyer et à le nous laisser durant ce peu de temps qu'il a voulu demeurer avec nous. Je lui ai exposé nos usages et nos manières de procéder et l'ai informé du dessein principal de notre petite congrégation et je lui ai fait voir la conduite ordinaire de nos actions

T. II, lettre 233, p. 57, Romillion à Bérulle, 27 août 1619 =

Je m'assure que vous prendrez en bonne part le voyage de nos RR. PP. de Rez et Mérindol, députés de notre Congrégation en notre dernière assemblée générale pour vous aller trouver et conclure ladite union

lettre 239, p. 65, au P. Romillion, 19 septembre 1619 =

Le papier ne peut porter le contentement que nous avons tous reçu de la résolution qu'il a plu à N.S.J.C. vous inspirer et que les RR. PP. de Rez et Mérindol nous ont rapportée de votre part.

lettre 464, p. 451, aux Pères de l'Oratoire d'Aix, 12 février 1614

C'est la lettre 86, republiée ici par erreur.

T. III, lettre 626, p. 234, au P. de Rez, 21 Nov. 1626 =

Il le remercie de l'envoi du bref d'union.